

Béatrice FLEURY, Jacques WALTER, dirs, *Carrières de témoins de conflits contemporains (2). Les témoins consacrés, les témoins oubliés*

Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine, coll. Questions de communication • Série actes, 2014, 411 pages

Yeny Serrano

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9935>

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 396-399

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Yeny Serrano, « Béatrice FLEURY, Jacques WALTER, dirs, *Carrières de témoins de conflits contemporains (2). Les témoins consacrés, les témoins oubliés* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9935>

---

sans gloire, *histoire d'une enquête* (Paris, Calmann/Lévy, 2005). En tentant de comprendre les facteurs qui ont contribué à l'importante médiatisation du témoignage de Louissette Ighilahriz, l'auteure mentionne les circonstances lui paraissant importantes pour élucider les termes de la publicisation du témoignage dont les élections présidentielles en Algérie et la victoire du président Abdelaziz Bouteflika.

La sixième partie (pp. 117-140) traite de l'évolution des récits de famille concernant le travail de mémoire relatif à la guerre d'Algérie. L'analyse porte sur une panoplie de portraits de témoins anonymes de la guerre d'Algérie qui ont pour dénominateur commun la quête du passé familial et l'engagement dans ce que l'auteure nomme « la transmission intergénérationnelle ». Toutes ces personnes évoquées ont publié des ouvrages ou réalisé des documentaires consacrés à leurs histoires singulières et bénéficié d'une médiatisation. En examinant ces témoignages et leurs échos dans les médias, Béatrice Fleury relève que la quête des témoins anonymes peut parfois se joindre à celle des historiens et cite, en guise d'illustration, l'appel à témoignage lancé par Raphaëlle Branche dans les colonnes du journal *Le Monde* le 5 juillet 2012 aux anciens d'Algérie et aux habitants d'Algérie pour témoigner afin de contribuer à « la vérité » et aboutir à « une réconciliation » sur la question des disparus. En ceci, on constate une proximité avec la démarche engagée par Hélène Cohen, fille de pied-noir, dans son documentaire *Algérie 62. Le jour où ma famille a disparu* (2010), diffusé durant le cinquantenaire.

De réconciliation, il en sera justement question dans la partie qui intitulée « Se réconcilier pour envisager l'avenir » (pp. 141-160) dans laquelle l'auteure met d'emblée l'accent sur le contexte politique qui marque l'année 2012 avec les élections présidentielles en France et législatives en Algérie. Ce chapitre explore les voix anonymes médiatisées dans un débat organisé par *Mediapart*, le 22 juin 2012. Les invités sont des auteurs-témoins comme Hélène Erlingsen-Creste et Mohamed Zerouki, auteurs du livre *Nos pères ennemis. Morts pour la France (1958-1959)* (Toulouse, Privat, 2012), aux côtés d'autres historiens, journalistes, artistes, militants associatifs et intellectuels qui débâteront dans cette soirée dans un contexte politique particulier qui est l'élection de François Hollande. Le message principal véhiculé par ce débat est celui de la « réconciliation des mémoires » qui pourrait se réaliser à travers le témoignage de gens ordinaires.

Enfin, la commémoration de la fin de la guerre d'Algérie, en 2012, en France est marquée par le contexte politique des élections présidentielles et par « l'imposante visibilité de la guerre d'Algérie dans l'espace public », tranche

Béatrice Fleury dans sa conclusion (pp. 161-170). Parmi les résultats de l'étude, l'auteure explique que la spécificité de la commémoration des 50 ans de l'indépendance algérienne ne réside pas dans les sujets relatifs à la mémoire de la guerre d'Algérie, mais plutôt dans « l'abondance des textes, travaux et manifestations et à l'individuation du regard porté sur l'Histoire » (p. 162). L'auteure met au jour une combinaison de facteurs, tous aussi importants les uns que les autres, qui a contribué à rendre plus visible la commémoration de la guerre d'Algérie dans les médias, à savoir la prise de conscience par ces témoins de l'intérêt que suscite leur témoignage, « les réseaux de sociabilité » entre journalistes, spécialistes de l'histoire et militants, sans oublier l'importance des sujets eux-mêmes dans la mémoire collective : « C'est de cette articulation entre des médias et les discours qui leur est propre, un réseau de sociabilité entre acteurs et une intentionnalité privée, que témoigne la place des figures anonymes traitant de la guerre d'Algérie dans la sphère publique entre 1959 et 2012 » (p. 163).

Farid Ikken

Crem, université de Lorraine, F-57000  
ikkenfarid@live.com

**Béatrice FLEURY, Jacques WALTER, dirs, *Carrières de témoins de conflits contemporains (2). Les témoins consacrés, les témoins oubliés.***

Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine, coll. Questions de communication • Série actes, 2014, 411 pages

Dans le prolongement des travaux précédents des deux auteurs, Béatrice Fleury (coord., « L'aveu », *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, 107, 2010) et Jacques Walter (coord., « Faux témoins », *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, 106, 2010), cet ouvrage collectif de 17 contributions porte sur la « carrière » des témoins de conflits contemporains. En privilégiant une approche pluridisciplinaire (sciences de l'information et de la communication, droit, études littéraires...), il cherche à « repérer et analyser des facteurs de stabilisation et de légitimation pouvant conduire à la consécration testimoniale et ceux de mise à l'écart engendrant l'oubli » (p. 8). Ce volume fait partie d'une série de trois, dont le premier s'intitule *Carrières de témoins de conflits contemporains (1). Les témoins itératifs* (2013) et le troisième *Carrières de témoins de conflits contemporains (3). Les témoins réflexifs, témoins pollinisateurs* (2014).

L'ouvrage est organisé en trois parties. La première (pp. 25-188) qui s'interroge sur les facteurs rendant possible la consécration de certains témoins pourrait

être divisée en trois groupes. Un premier groupe de contributions traite des cas dans lesquels des facteurs politiques et contextuels expliquent la consécration d'un témoin. Par exemple, à propos du docteur René Quenouille (résistant-déporté, franc-maçon et communiste qui a été pendu à Hambourg en avril 1945 avec 20 enfants juifs), la volonté de revendiquer ou non l'appartenance au parti communiste français ainsi que l'avant et le pendant la Guerre froide sont mis en avant par Jacques Walter (pp. 25-101) pour expliquer la consécration de ceux qui ont témoigné au sujet du docteur. À son tour, Olivier Koch (pp. 175-188) présente le parcours d'un « témoin de plaidoyer » : entraîné et instrumentalisé à des fins de propagande politique. À l'instar du témoin oculaire, le témoin de plaidoyer atteste des faits, mais sa visée est de s'adresser au monde contemporain (et non pas aux générations futures) pour déclencher une mobilisation et un changement sociopolitique. L'auteur raconte l'histoire de Kang Chol-Hwan, rescapé des camps de travail nord-coréens, repéré non seulement par son ouvrage (publié en coréen, puis traduit et adapté pour un public occidental), mais aussi par ses compétences communicationnelles. Ainsi le témoin est-il formé et utilisé par deux organisations états-uniennes de tendance conservatrice anti-communiste pour mobiliser le public contre la Corée du Nord. L'auteur se pose la question de savoir si le témoignage de plaidoyer ne se fait pas au détriment du témoignage historique. Il en conclut que l'engagement orienté ne semble pas éclipser les dimensions historiques du témoignage inaural.

Le deuxième groupe de contributions traite des enjeux et pratiques juridiques en lien avec la consécration des témoins. Estrella Israel Garzón et Marilda Azulay Tapiero (pp. 103-140) expliquent comment Violeta Friedman (rescapée du camp d'Auschwitz) s'est consacrée à un rôle de témoin en Espagne. L'indignation face aux propos négationnistes de Léon Degrelle (ex-officier des Waffen-SS) a motivé sa volonté de témoigner. Le débat portant sur les limites de la liberté d'expression (de Léon Degrelle) et la légitimité d'une rescapée à parler au nom des victimes a eu des conséquences juridiques : premièrement, en permettant de poser des limites à la liberté d'expression et, deuxièmement, en légitimant la voix d'une victime pour représenter ceux qui ne sont plus là pour témoigner. Quant à Sévane Garibian (pp. 161-174), elle s'interroge, à travers le cas de Gregorio Hairabedian (descendant des victimes du génocide arménien), sur la portée et les limites d'un modèle de justice alternative, les « procès pour la vérité » créés en Argentine dans les années 90 à la suite de la dictature militaire. Ces procès n'ont pas

une vocation punitive pénale, mais uniquement de reconnaissance d'un fait à travers le récit judiciaire. Ainsi, en 2011, un tribunal argentin prononce-t-il sa sentence selon laquelle le génocide commis par l'État turc au détriment du peuple arménien entre 1915 et 1923 est reconnu comme un fait.

Enfin, la contribution de Sylvie Thiéblemont-Dollet (pp. 141-159) démontre à quel point la mise en récit fictionnel constitue un procédé légitime pour témoigner et faire mémoire. En effet, grâce à son film *Camp de Thiaroye* (1988), le cinéaste sénégalais Ousmane Sembène est devenu le témoin consacré, sans avoir été témoin oculaire, de la tuerie des tirailleurs par l'armée coloniale française le 1<sup>er</sup> décembre 1944. La censure subie par le film en France ainsi que les nombreux prix reçus ont également contribué à la consécration du cinéaste comme de son film. De plus, ce rôle de témoin consacré a permis au cinéaste de militer contre le colonialisme et pour que les Africains deviennent les maîtres de leur propre histoire.

Intitulée « Haro sur les témoins » (pp. 189-290), la deuxième partie revient sur le cas des témoins contestés ou oubliés en cherchant à comprendre les facteurs qui en sont à l'origine. Si, dans le cas mentionné précédemment, un film a contribué à la consécration d'un témoin, la situation du romancier Yannick Haenel qui, en 2009, publie *Jan Karski* (Paris, Gallimard), illustre le cas contraire. Ce romancier a pris la parole à la place du témoin « légitime » – le résistant polonais Jan Karski –, mais ne devient pas un témoin consacré. Jean-Louis Tomatore (pp. 189-206) se demande alors s'il est légitime de faire un récit de fiction pour témoigner d'un événement tragique. En s'appuyant sur les débats suscités par d'autres fictions (filmiques et littéraires), il défend la fonction testimoniale de l'auteur et affirme que « contre le négationnisme, la fiction paraît être une arme de diffusion massive [...] appropriée » (p. 203). Toujours à propos de la littérature à visée testimoniale, Galyna Dranenko (pp. 207-236) analyse la littérature ukrainienne à propos de deux famines survenues en 1921-1923 et 1932-1933. Plus particulièrement, elle cherche à comprendre pourquoi l'auteur, Arkadij Lubtchenko, d'abord consacré comme témoin, devient un témoin contesté, puis oublié. Pour la chercheuse, la première raison réside dans le fait que le témoignage d'Arkadij Lubtchenko est en rupture avec la *doxa* de la victimisation, communément admise en Ukraine et dans la diaspora. La deuxième raison réside dans le fait que le soupçon de compromission avec les Soviétiques pèse sur lui, dans un premier temps, puis celui de collaboration avec l'occupant allemand dans un second temps. Un cas semblable d'un

parcours de témoin qui porte préjudice à la carrière testimoniale est traité par Béatrice Fleury (pp. 259-276). En 2000, Louissette Ighlahriz, ex-combattante du Front de libération nationale (FLN) algérien, devient le témoin de la torture exercée par l'armée française en Algérie. Cependant, en 2012, elle n'est plus le témoin de référence. L'auteure explique que la relaxe obtenue par le général Maurice Schmitt dans le procès qui l'opposait au témoin, et surtout l'évolution dans la manière dont les sciences sociales ont traité la guerre l'Algérie, notamment dans la reconnaissance du caractère de victime pour les militaires qui ont exercé la torture, expliqueraient ce revirement dans la carrière testimoniale de Louissette Ighlahriz.

De leur côté, Claudia Feld et Luciana Messina (pp. 237-258) constatent que, si dans le cas des victimes des crimes nazis, le fait d'avoir survécu légitime la personne pour devenir un témoin consacré, en Argentine, le fait d'avoir survécu aux centres de détention devenait un motif de suspicion. S'ils ont survécu, c'est parce qu'ils ont aidé les militaires. Ils sont donc des « témoins déniés ». À leur propos, les « témoins consacrés » contestent le fait qu'ils se présentent en tant que victimes de la répression. Pourtant, pour la justice, le témoignage de ces « témoins déniés » est précieux faute de toute autre preuve des crimes commis par la dictature. Enfin, au Rwanda, c'est le gérant d'un hôtel de luxe ayant sauvé plus de 1 200 personnes qui a attiré l'attention d'Hollywood pour en faire un film (*Hôtel Rwanda*, 2004, George). Ce film, qui correspond à une lecture occidentale du génocide des Tutsi au Rwanda, lance la carrière testimoniale de Paul Rusesabagina. Pourtant, Audrey Alvès (pp. 277-290) explique comment la transformation des propos du témoin-héros, devenus de plus en plus politiques et critiques à l'égard du gouvernement rwandais, est à l'origine de la contestation de ce témoin, notamment au Rwanda. Des enjeux politiques cherchant à réinterpréter l'histoire se sont superposés aux enjeux des témoignages visant à écrire l'Histoire du génocide.

La troisième partie, « Les défaillances de la mémoire » (pp. 291-403), s'intéresse aux témoins dont on perd la trace ou aux souvenirs qui ne parviennent pas à émerger. En s'appuyant sur un double cadre théorique (la pensée rabbinique et la rhétorique), Emmanuelle Danblon et David Meyer (pp. 291-316) proposent de considérer le cas d'Élie Wiesel (témoin consacré de la Shoah qui, après plusieurs décennies de carrière testimoniale, reconnaissait avoir échoué à faire passer cet événement) en rapport avec la figure de Moïse. Pour ce faire, les auteurs distinguent deux fonctions testimoniales : celle du prophète qui voit

et qui témoigne et celle du passeur qui *fait passer* le message même s'il n'a pas vécu l'événement. Les auteurs soutiennent que « la formulation d'un récit fondateur de la Shoah n'est [...] en rien une menace à l'indiscutable historicité d'Auschwitz, mais bien plutôt la seule et unique garantie d'un passage pour la mémoire [...] entre les premiers témoins des faits directement vécus, et les passeurs qui auront trouvé la façon d'exprimer ces mêmes faits "comme si" ils les avaient vécus, pour pouvoir les transmettre aux générations futures » (p. 310). En lien avec la discussion portant sur la mise en récit d'un événement, Fransiska Louwagie (pp. 357-374) analyse les raisons pour lesquelles l'écrivain Piotr Rawicz, Français d'origine juive-ukrainienne, tombe dans l'oubli. Elle constate que, en tant qu'auteur, ce témoin transgresse les codes de la littérature testimoniale : dans son roman, il représente les victimes juives en tant que coupables ou complices, ce qui pose problème dans certaines communautés juives, notamment aux États-Unis. Ensuite, l'auteur porte une attention particulière et explicite au sexe, ce qui transgresse la pudeur souvent associée aux témoignages de la Shoah. Puis, l'auteur n'assume pas son rôle de témoin dans le roman au profit du récit fictionnel. Enfin, à la lumière de sa propre expérience des États totalitaires d'Europe de l'Est et des camps de concentration nazis, Piotr Rawicz tient une position très contestée au sujet de Mai 68 en France, car il estime que « les partis idéologiques révolutionnaires [du mouvement contestataire étudiant] sont ridicules » (p. 366). Comme dans le cas de Piotr Rawicz, mais dans le cadre du génocide au Rwanda, Catalina Sagarra Martin (pp. 391-404) constate que ce n'est pas en produisant un seul témoignage que l'on devient témoin consacré. L'engagement du témoin est important. Pour arriver à cette conclusion, elle revient sur le parcours de deux témoins ayant participé à un projet testimonial réalisé dans le cadre du festival lillois Fest'Africa en 1998. Le but était de « rapporter le génocide des Tutsi au Rwanda en 1994 » (p. 393). Seuls deux Rwandais ont été contactés. Ils ont tous les deux choisi l'essai comme genre, mais alors que l'un, Vénuste Kayimahe (*France-Rwanda, les coulisses du génocide. Témoignage d'un rescapé*, Paris, Dagorno, 2002) devient un témoin consacré, la carrière testimoniale de Jean-Marie Vianney Rurangwa (*Le Génocide des Tutsi expliqué à un étranger*, Bamako, Éd. Le Figuier, 2000) ne démarre pas vraiment.

Deux contributions concernent la Résistance en France. Michel Peroni et Marie-Thérèse Têtu (pp. 317-332) rendent compte d'une expérience dans laquelle chercheurs et témoins ont mis en place un dispositif

muséal sur la Résistance dans la région Rhône-Alpes pour interroger « la fin des témoins ». L'expérience a mis en évidence les relations parfois difficiles entre témoins et lieux de mémoire, alors que les premiers sont voués à disparaître et les deuxièmes à assurer le relais. De son côté, Sébastien Ledoux (pp. 333-356) analyse la carrière testimoniale d'Henry Bulawko, ancien résistant et déporté qui, de témoin consacré, passe à témoin oublié. En analysant un corpus de discours de commémoration de la Rafle du Vel' d'Hiv les 16 et 17 juillet 1942, l'auteur montre comment, au fur et à mesure que l'événement est consacré en tant qu'événement, « entrepreneur de mémoire », le témoin s'efface en dépit du fait que c'est lui qui est à l'origine des cérémonies de commémoration dès la fin des années 40. L'auteur constate également que l'événement est reconstruit par les témoins et les différents acteurs politiques au fil du temps, en jouant sur l'attribution de la responsabilité de l'événement. Quelque fois, la rafle est la responsabilité des Allemands, parfois c'est le gouvernement de Vichy qui est accusé. De la même manière, le rôle des résistants de gauche pour sauver de nombreuses personnes est, parfois, mis en évidence, et parfois passé sous silence. L'enjeu n'est pas uniquement de remémorer la rafle, mais également d'écrire l'histoire.

En parlant des témoins oubliés, Nadia Tahir (pp. 375-390) rappelle que, pendant la dictature militaire en Argentine et après, ce sont les mères et les grand-mères des disparus et, dans une moindre mesure, les rescapés qui sont devenus les témoins consacrés de la répression. En revanche, les frères et sœurs des disparus ne commencent à émerger que depuis peu. Effectivement, souvent, ils ont dû assumer de lourdes responsabilités familiales puisque leurs mères et grands-mères se mobilisaient et accédaient au statut de témoins consacrés de ce crime. Dans d'autres cas, ces frères et sœurs ne témoignaient pas par crainte de se faire pointer du doigt pour avoir contribué à la violence précédant la dictature. En effet, certains avaient partagé et vécu de près la vie de militance des détenus avant leur disparition. Pour finir, l'article revendique le rôle que peuvent jouer les frères et sœurs au moment où les mères et grands-mères commencent à disparaître.

En conclusion, nous souhaitons souligner la richesse des cas traités ainsi que l'approche pluridisciplinaire. Cette pluridisciplinarité a toutefois comme conséquence le fait que les contributions mettent davantage l'accent sur les résultats au détriment de la discussion des cadres méthodologiques et théoriques. Enfin, parmi les principaux résultats qui

traversent les différents cas présentés, deux constats s'imposent : l'instrumentalisation du témoignage à des fins politiques, notamment dans l'attribution des responsabilités, et la revendication du récit fictionnel pour témoigner.

Yeny Serrano

Lisec, université de Strasbourg, F-67000  
yeny.serrano@unistra.fr

**Jacques FOLLOROU, *Démocraties sous contrôle. La victoire posthume d'Oussama Ben Laden.***

Paris, CNRS Éd., coll. Débats, 2014, 60 pages

Jacques Follorou est journaliste d'investigation au quotidien *Le Monde*, spécialiste des questions corses et du terrorisme. Dans ce court essai, il propose une analyse nourrie scientifiquement par plusieurs enquêtes de terrain sur l'idéologie sécuritaire et ses dérives dans les sociétés occidentales ultra-préventives dans un contexte marqué par la lutte contre le terrorisme et les filières djihadistes. Cet opuscule cadre parfaitement avec l'actualité de ces derniers mois et les attentats perpétrés contre le Musée juif de Bruxelles, le journal satirique *Charlie Hebdo* et le phénomène du djihadisme auquel se livrent de jeunes ressortissants européens en Syrie et en Irak.

Le terrorisme est aujourd'hui considéré comme la principale menace qui viserait les sociétés occidentales. Le journaliste questionne donc la réalité de cette menace mais aussi les risques que font peser les réponses des États à ce problème. Jacques Follorou relève que, au nom de la lutte contre le terrorisme, les démocraties occidentales ont mis en place de vastes systèmes de surveillance sécuritaires qui ont engendré une attrition de certaines libertés. À ce propos, l'auteur note : « Pourtant la première victime de ces mesures est avant tout l'espace individuel de chacun qui paye le prix de la réponse au terrorisme. L'écart entre la menace réelle que fait peser le terrorisme sur nos vies et le sentiment d'insécurité est important. Pourtant, au nom de cette menace, le champ du droit et de nos libertés a été entamé » (p. 10).

Au fil des pages, le lecteur se laisse séduire par la grande perspicacité de la réflexion de l'auteur qui ne manque pas de rappeler que les États-Unis ont mis en place une « guerre sans frontière » aux méthodes peu orthodoxes. Recours à la violence, programmes de la CIA de transfert de prisonniers étrangers dans des prisons secrètes où la torture est pratiquée, notamment au sein des centres de détention des services secrets afghans (NDS). Pratiques qui sont donc